



**BRUSSELS**

**INTER** ▶ **27.06** **2023**  
**05.07**

**NATIONAL**

**FILM** **BRIFF** **.BE**

**FESTIVAL**

**BOZAR GALERIES PALACE BRIFF VILLAGE UGC**

**LA GAZETTE** DE L'ATELIER D'ECRITURE  
"CRITIQUE DE FILMS"



# LA GAZETTE

## EDITO

Le bonheur de voir des films en salle s'est confirmé à l'occasion du BRIFF 2023. Voir une œuvre ensemble, échanger différents points de vue, puis s'exprimer par l'écriture... voilà les lignes de conduite qu'ont explorées les rédacteurs réunis à cette occasion. Curiosité du monde, passion pour le cinéma, envie de dire les choses ressenties... Il y a mille et une clés pour tenter l'aventure. Voici leur modeste et pertinente contribution.

*L'atelier critique du BRIFF 2023 a réuni Jules Defoestraets, Nine Geschier, Sunny Latchoomun, Hugo Richard, Raïssa Tangi, Nina Pacella et Victoria Lamberty, sous le regard épaté de Christian Campion.*

# Sommaire



<b><i>Woman on the Roof</i></b> - Anna Jadowska	4
<b><i>Adieu Sauvage</i></b> - Sergio Guataquira Sarmiento	5
<b><i>Caitie Blues</i></b> - Justine Harbonnier	6
<b>Rencontre avec Siria Falleroni</b> - Membre du jury jeune	6
<b>Rencontre avec Almos Kristov</b> - Membre du jury jeune	7
<b><i>Les Filles d'Oifa</i></b> - Kaouther Ben Hania	8
<b><i>Passages</i></b> - Ira Sachs	10
<b>Rencontre avec Arnaud Huard</b> - Membre du jury jeune	10
<b>Rencontre avec Meritxell Blanco</b> - Membre du jury jeune	11
<b><i>The Happiest Man in the world</i></b> - Teona Strugar Mitevaska	12
<b><i>El Castillo</i></b> - Martin Benchimol	13
<b>Rencontre avec Mathieu Volpe</b> - Réalisateur d'Une jeunesse italienne	14
<b><i>Kristina</i></b> - Nikola Spasic	16
<b><i>La Maternal</i></b> - Pilar Palomero	17
<b><i>Le syndrome des amours passées</i></b> - Anne Sirot et Raphaël Balboni	18
<b><i>Absence</i></b> - Wang Lu	19



**BRUSSELS**  
**INTER-**  
**NATIONAL**  
**FILM BRIFF**.BE  
**FESTIVAL**  
27.06 ▶ 05.07 2023

## WOMAN ON THE ROOF BY ANNA JADOWSKA



PORTRAIT DE MIRKA - WOMAN ON THE ROOF

### DÉSÉQUILIBRE

Qu'est-ce qui peut amener une personne à craquer? Comment quelqu'un qui a, durant toute sa vie, tout accepté sans broncher et tout intériorisé peut un jour subitement péter les plombs? C'est la thématique traitée dans l'excellent *Woman on the Roof* qui est un film polonais mis en scène par la réalisatrice Anna Jadowska.

Le long-métrage aborde donc un sujet compliqué et audacieux, une rupture brutale d'équilibre dans la vie d'une soixantenaire. Le défi est relevé avec brio par la cinéaste qui livre une œuvre forte et poignante. L'ambiance est pesante : le film plonge le spectateur dans le quotidien de Mirka, une dame qui semble bien installée dans la vie, avec un travail et un couple qui fonctionnent. Seulement, elle est fatiguée par la monotonie de son existence et ne prend plus plaisir à rien. Elle s'implique dans son travail de sage-femme et est appréciée dans ce qu'elle fait, mais elle s'ennuie de répéter les mêmes choses tous les jours. Elle s'ennuie également dans son couple. Elle et son mari ont perdu la passion depuis bien longtemps. Ce qu'il y a de plus grave, c'est que Mirka a, en plus de tout cela, du mal à joindre les deux bouts, elle est criblée de dettes, ce qui sera la goutte qui fera déborder le vase. Elle va craquer. Elle ne peut tout simplement plus supporter cette vie... Dans une sorte de crise de folie, elle fait une tentative ratée de hold-up dans une banque.

Cet événement est le déclencheur d'une descente aux enfers. Mirka va tomber très bas, jusqu'à tenter de se supprimer. Dans son parcours, elle tente de se retrouver. Elle essaye de s'exprimer, de sortir enfin tout ce qu'elle a gardé au fond d'elle-même pendant si longtemps.

Le portrait de cette femme est très touchant, le spectateur comprend ses états d'âme et pourquoi la vie qu'elle mène l'a conduit aux gestes désespérés du début du film. Le personnage est remarquablement interprété par la comédienne Dorota Pomykala, qui est bluffante de justesse. *Woman on the Roof* est une œuvre triste, mais nécessaire. Elle nous montre que la monotonie, l'ennui et le fait de garder tout pour soi peuvent faire de très gros dégâts. Rajoutons à cela une très belle photographie, très lumineuse, qui contraste avec l'atmosphère lourde et dure du film.

**Jules**

Le film *Woman on the roof* faisait partie de la sélection de la Directors'Week lors de l'édition 2023 du BRIFF.

## ADIEU SAUVAGE BY SERGIO GUATAQUIRA SARMIENTO



ADIEU SAUVAGE, DE SERGIO GUATAQUIRA SARMIENTO

### PERTE D'IDENTITÉ

On dit que l'indien d'Amazonie ne ressent rien car il n'existe pas de mot dans sa langue pour parler d'amour. Dans le documentaire *Adieu sauvage*, le réalisateur Sergio Guataquira Sarmiento s'interroge sur cette affirmation et part à la rencontre des Cacuas, une communauté autochtone colombienne pour tenter de justement décoder ce que ces gens ressentent, comment ils traduisent leurs sentiments et ce qui amène tant d'autochtones à mettre fin à leurs jours. Dans le même temps, le cinéaste cherche ses propres racines, car il a lui-même du sang indien. Il a perdu cette part de lui-même en choisissant d'appartenir à la civilisation. Sergio Guataquira Sarmiento est considéré comme un Blanc chez les Indiens, mais comme un Indien chez les Blancs. Il est tiraillé entre deux cultures et ce voyage lui permet de voir plus clair en lui-même.

Les Cacuas sont incompris et laissés de côté par le gouvernement colombien. Ils vivent en marge de la société. Ils savent que leur nation est vouée à disparaître. Certains quittent la communauté, pour tenter leur chance dans la civilisation et perdent leurs repères.

Le réalisateur capture les derniers instants d'une société sur le déclin. Il sait qu'il est d'une certaine façon lui-même responsable de la disparition des peuples autochtones ayant abandonné ses origines et le documentaire résonne comme une sorte de rédemption pour lui. Le titre *Adieu sauvage* est terriblement évocateur.

Les Cacuas ressentent une perpétuelle mélancolie. Il y a une sorte de "beauté triste" qui ressort de ce peuple. Ils ne savent pas où est leur place dans une société qui les a oubliés, ils sont en totale perte de repères, ce qui pousse ces gens à être gagnés par des idées noires et à vouloir en finir avec la vie, car pour eux, elle n'a plus de sens. Tous ces thèmes sont illustrés à la perfection par le documentaire, qui est à la fois puissant, intelligent et extrêmement émouvant. Il met à l'honneur les Cacuas, et nous montre qu'ils ont encore énormément à nous transmettre. Pendant tout le film on suit un membre de la communauté, qui sert de mentor au réalisateur et l'aide à renouer avec sa culture profonde. Cet homme est bouleversant. Toutes ses interventions sont des uppercuts émotionnels tant elles sont poignantes. Certaines réflexions sont très belles, parfois même drôles, et d'autres d'une immense tristesse. Il parle avec humanité et sincérité. Il représente parfaitement la "beauté triste".

Le film est visuellement somptueux. Le cinéaste a choisi le noir et blanc et le rendu est excellent. Les plans sont magnifiques, tout particulièrement ceux de paysages, de la faune et la flore, mais aussi lorsque les Cacuas sont représentés. On capte parfaitement les émotions de ces gens, pas seulement grâce à leurs paroles, mais aussi grâce à leur langage corporel, qui est ici brillamment mis en valeur.

**Jules**

*Adieu Sauvage* a remporté le Prix du Jury et le Prix du Public au sein de la compétition nationale, ainsi que le Prix FIPRESCI lors de l'édition 2023 du BRIFF



## CHOISIR SON STATUT ET REFUSER D'EN DEVENIR UNE

Caiti est une chanteuse de blues, qui au fil de ses chansons et des heures passées devant le micro d'une radio locale du Nouveau Mexique, nous fait découvrir son univers.

Malgré son face à face avec l'immensité des paysages qui l'entourent, Caiti étouffe. Sa réalité de serveuse endettée, les regards méprisants et réducteurs, la difficulté grandissante de vivre de son art pourrait faire du film un documentaire bourré de stéréotypes sur le rêve américain. Toutefois, la réalisatrice Justine Harbonnier parvient à captiver

son spectateur en pointant avec une grande simplicité l'universalité des questionnements qui animent Caiti. À travers les différents regards qui tentent de ranger l'artiste dans une case, elle dénonce avec puissance la grossophobie, la pesanteur des normes sociales et la difficulté de parvenir à s'accepter dans une société où ces valeurs nourrissent le quotidien. Malgré tout, Caiti ne renonce pas.

Des archives d'elle enfant, improvisant des bribes de comédies musicales, viennent nous saisir et nous rappeler à quel point il est vital pour cette jeune femme de chanter. Ainsi l'axphyxie qui nous oppresse en découvrant Caiti, s'estompe petit à petit. Face à sa combativité, nous n'étouffons plus. Au contraire. L'admiration pour Caiti prend le dessus, et face à sa lutte nous ne pouvons que brûler d'envie de se battre avec elle. Voir *Caiti Blues*, c'est sortir du cinéma en n'ayant plus qu'une envie en tête : celle de célébrer celles et ceux qui se battent pour choisir librement un statut et refuser d'en devenir une.

Carla

## RENCONTRE AVEC SIRIA FALLERONI MEMBRE DU JURY JEUNE

### SIRIA FALLERONI, ITALIE

« J'ai 25ans et je viens tout droit de Venise. J'étudie le chinois, et je décollerai en septembre vers la Chine pour faire un master dans le cinéma. J'aimerais plus tard, travailler en agence et faire des critiques de films sur le cinéma chinois, ou en devenir professeur.

En participant au BRIFF, c'est une première expérience dans le monde de la critique de films, où je ne suis pas simplement une spectatrice passive. Je ne me trouvais pas légitime d'avoir un point de vue critique en début de festival car je n'ai jamais fait d'école de cinéma. Mais les autres membres du jury et le BRIFF, ont su me mettre à l'aise. J'aime pouvoir échanger avec des jeunes d'horizons différents.

*Mulholland Drive* de David Lynch est le film qui m'a ouvert les yeux sur le pouvoir du cinéma, et cette



RENCONTRE AVEC... 

manière de pouvoir rendre un rêve possible.

Faisant partie du jury jeune européen, j'essaie toujours d'avoir une approche positive et de trouver de la beauté dans les différentes esthétiques des films. »

Propos recueillis par Nina

## RENCONTRE AVEC ALMOS KRISTOV MEMBRE DU JURY JEUNE



### ALMOS KRISTOV, HONGRIE

« La temporalité dans le cinéma est quelque chose qui m'intéresse vraiment. Le cinéma a cette faculté de capter le temps de manière assez unique. Le temps de l'histoire n'est pas le temps réel. Un film n'est jamais capable de reproduire "le" temps mais "un" temps : un temps spécifique qui n'existe pas dans la réalité, mais seulement dans l'œuvre. Le spectateur accepte le fait que des acteurs sont en train de jouer et qu'on lui raconte une histoire. Il peut, de cette manière, rentrer dans la temporalité qu'on lui propose. Le cinéma n'est pas une copie du monde réel mais une construction de ce monde, même si ça y ressemble. Lorsque quelqu'un joue un rôle, le spectateur peut y croire mais il saura que c'est artificiel alors que si les personnages ne savent pas qu'ils sont filmés, leurs réactions seront authentiques et ça se ressent. C'est plus touchant. Je n'aime pas trop les films réalistes, car on ne montre pas cette subjectivité. Je n'aime pas les Marvels par exemple car c'est artificiel, ce n'est que de la fiction. Je préfère les films plus contemplatifs, spirituels. Ceux qui ne sont pas trop stylisés, qui jouent entre fiction et documentaire, quand ça se mélange et il y a une certaine fluidité qui s'en dégage. Ce n'est pas le thème ou l'histoire qui m'importent mais plutôt la forme, la narration, le montage,...



PORTRAIT D'ALMOS KRISTOV

Se mettre d'accord sur le film qui recevra le prix n'est pas une tâche facile car chacun a ses goûts et sa sensibilité. C'est pour ça qu'il faut toujours faire attention à rester ouvert aux avis des autres, puisqu'il n'existe pas qu'un seul cinéma. Au final, le film n'est pas que sur l'écran mais aussi dans la tête vu que tout le monde a un ressenti différent en fonction d'un vécu différent. Il faut également faire attention, quand on est juré, à ne pas trop être emporté par le film et à en oublier son regard analytique. Il faut trouver un équilibre entre le fait d'être pris dans l'émotion qui nous vient et le fait de rester critique, car le but du cinéma n'est pas que de ressentir. Le film qu'on cherche ne doit pas forcément être le meilleur mais on doit sentir que quelque chose d'assez unique s'en dégage, qu'il y a une certaine recherche ou l'expérimentation et qu'il représente, d'une certaine manière, un regard jeune. »

Propos recueillis par Victoria



LES FILLES D'OLFA - KAOUTHER BEN HANIA

## LES FILLES D'OLFA BY KAOUTHER BEN HANIA

### QUI BRISERA LE CERCLE DE LA VIOLENCE ?

C'est au moment où l'on se dit qu'on commence à bien cerner l'environnement dans lequel la réalisatrice Kaouther Ben Hania nous a plongé, qu'on commence à en connaître les mécanismes, que de nouvelles informations nous sont lâchées telles des bombes. Complétant une partie d'un récit de vie, faisant l'effet d'une dynamite. Surprise, étonnement, chamboulement, empathie, questionnements, bref tout un remue-ménage se créé en nous pour nous mettre hors d'haleine.

Elle est présente à l'écran même quand ce n'est pas elle qui joue des flashbacks de sa propre vie. Elle regarde, tapie dans l'ombre. Elle est spectatrice car parfois c'est trop dur de revivre deux fois la même chose. Elle commente de temps à autre ou bien se tait et se laisse traverser par toutes sortes d'émotions. C'est elle qui décide quand elle se retire et qu'une autre apparaît pour prendre le relais. Rien n'est dit. On ne nous informe pas, nous, spectateurs mais on voit, donc on comprend. Elle a été remplacée sans

que des mots n'aient été prononcés. On comprend que c'est trop dur, on comprend la douleur et parfois même, on la ressent.

Elle a du caractère. Quand elle rit, ses yeux pétillent. Ils sont remplis de vie et on y voit toute sa force. Elle a de l'humour. Ça l'aide à prendre du recul sur ce qui s'est passé. Ça l'aide même à se remettre en question, remettre en question une certaine éducation. Éducation qu'elle a reçue et qu'elle a donnée, éducation qui se transmet de génération en génération, éducation par la violence, mais quand est-ce que cette malédiction s'arrêtera ? Quelle sera la génération qui la brisera ?

« Elle » c'est Olfa, la maman - « Si tu pouvais choisir, tu me prendrais comme mère ? » - (Silence). Elle a des remords.

En temps normal elles essayent de ne pas y penser, alors qu'à l'intérieur se créé un vide vertigineux.



Vide rempli de souvenirs de deux êtres aimés, deux sœurs. Le temps est venu pour elles de ressasser un passé douloureux pour mieux l'affronter. Affronter deux fantômes qui reprennent corps. La ressemblance peut être troublante, déconcertante. Même physique ou même caractère, peut importe, un lien et une complicité se créent. Les souvenirs se démêlent, remuant beaucoup de choses en elles. Des moments de vie communautaire sont remis en scène. Des moments de vie d'autant plus touchants quand on sait ce qui se trame derrière.

C'est certainement grâce à tout cela que leurs langues se délient et expriment ce qu'enfin elles avaient besoin de dire. Le documentaire de Kaouther Ben Hania aura été une sorte de thérapie, un endroit où elles pouvaient être libres de se lâcher, d'enfin oser pleurer et de dire des choses qui n'auraient pas été dites autrement.

Elles n'ont cependant pas toujours eu besoin de dire ce qu'elles ont vécu à cause de leur douleur, pas besoin de l'exprimer par des mots. Le silence parle pour elles et dans celui-ci, les corps trahissent.

On y voit leurs yeux qui s'humidifient, leurs regards qui se baissent, leurs dos qui se courbent et on comprend. On comprend dans un silence, alors à notre tour d'avoir le corps qui parle pour nous.

Elles ont été emportées dans un cercle de violence, où les erreurs du passé n'ont pas été comprises, donc répétées. Elles en subissent les conséquences. Espérons que se soient elles, la génération qui cassera la malédiction.

“Elle”, c'est Olfa, la maman, et “elles”, ce sont ses filles, ses filles à “elle”.

Tout comme il est compliqué d'exprimer une douleur par les mots, comment exprimer correctement la beauté de ce qui nous est présenté dans ce film? Peut-être que les mots ne suffisent pas et qu'elle se voit dans le regard de celui ou celle qui sort de la salle.

Arrêtons nous ici et laissons place à ce qui se crée dans le silence de celui qui aura envie de regarder l'œuvre magnifique, remplie de vie, de sensibilité, de violence et de plein d'autres choses encore qu'est *Les filles d'Olfa* de Kaouther Ben Hania.

**“ELLE”, C’EST OLFA, LA MAMAN, ET “ELLES”, CE SONT SES FILLES, SES FILLES A “ELLE”.**

**Victoria**



PORTRAIT DE KAOUTHER BEN HANIA

*Les Filles d'Olfa* a remporté le Prix du Jury de la compétition internationale, ainsi que le Prix BeTV lors de l'édition 2023 du BRIFF

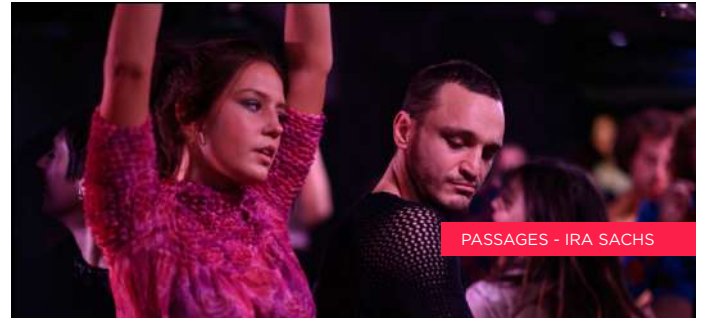


## LA DÉPENDANCE AFFECTIVE À L'ÉPREUVE

*Passages* de Ira Sachs est un film qui laisse perplexe, que ce soit en termes de structure narrative ou de qualité de la composition d'image. Ce long métrage raconte, l'histoire d'un couple marié homosexuel qui connaît un bouleversement lors de l'apparition d'Agathe dans leurs vies.

Thomas, interprété par Franz Ragowski, donne une image sûre de lui et impose un pouvoir de domination sur ses proches dans la première partie du film. C'est notamment sensible dès la scène d'ouverture : il est réalisateur de cinéma et fait preuve d'une grande minutie envers les figurants. Il est grand, plein de prestance et dispose d'un certain statut grâce à sa profession. Lors d'une soirée, il rencontre Agathe pour laquelle il se découvre une attirance sexuelle.

Le film aborde le polyamour ainsi que la dépendance affective. Le rythme est très lent, la composition des éléments de l'image parle parfois plus que le scénario



PASSAGES - IRA SACHS

en lui-même. Ce film résonne un peu en cliché du fait que cela fait très "réalisateur américain qui essaye de faire un film d'auteur européen".

Les scènes intimistes sont très lentes. On peut se sentir gêné dans le sens où c'est filmé en plan large et que le découpage technique reste assez figé. Sinon, la lumière est parfaitement maîtrisée et l'étalonnage est très beau. Une certaine poésie s'en dégage.

Au fil du temps, Martin, le mari et Agathe prennent la fuite. Perdant ses moyens Thomas essaye de les convaincre de rester par un féroce charabia mais rien ne s'en suit.

Nina

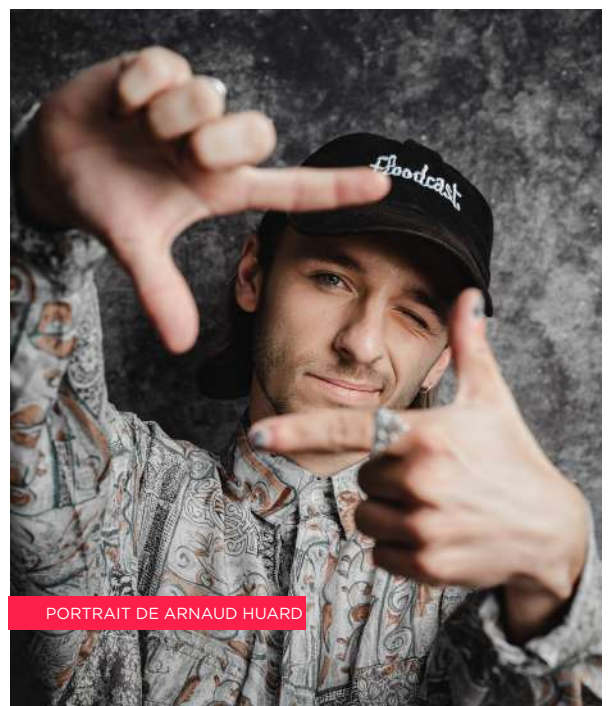
## RENCONTRE AVEC ARNAUD HUARD MEMBRE DU JURY JEUNE

### ARNAUD HUARD, BELGIQUE

J'ai vingt-trois ans et je suis Belge. J'ai commencé des études d'ingénieur en gestion avant de me rendre compte de ce que je voulais vraiment faire. C'est pour cela que je me retrouve aujourd'hui à finir un mastère arts du spectacle, module cinéma à l'Université Libre de Bruxelles. Je suis entré dans un module son et prépare un mémoire sur le thème de l'absurde dans les clips de Quentin Dupieux.

Être au BRIFF, c'est une première expérience comme membre d'un jury de festival de cinéma. Je pense être un spectateur facile. Je trouve toujours dans les films des choses qui vont me plaire. On ne fait pas d'œuvres parfaites. Sur mon PC, j'ai des heures de rushes qui ne serviront à rien mais elles existent. Cela traduit plutôt bien ma façon d'approcher le cinéma...

Propos recueillis par Christian



PORTRAIT DE ARNAUD HUARD

## MERITHELL BLANCO, ESPAGNE

J'ai 23 ans et je viens de Barcelone. Je suis vraiment amoureuse des festivals de cinéma et j'ai participé à quelques-uns en Espagne. J'ai vu l'opportunité d'être dans le jeune jury du BRIFF il y a un an, mais je n'ai pas postulé. Je m'en suis souvenu cette année et je me suis dit : "Pourquoi ne pas le faire?". C'était un nouveau défi parce que je n'ai jamais été dans un festival dans un autre pays.

Je travaille et j'étudie aussi. J'ai obtenu mon diplôme en communication audiovisuelle. Et maintenant, j'étudie le montage de films. Je monte aussi des vidéos pour les réseaux sociaux dans un centre culturel à Barcelone. Et je fais quelques travaux de coordination. C'est un centre culturel féministe. Et nous avons développé des projets audiovisuels, principalement des documentaires réalisés par des femmes avec une perspective féministe.

Le processus de réalisation est une partie que je trouve vraiment intéressante. Comment est écrit le scénario, ou comment on monte un film. J'étudie le montage et la plupart du temps dans la salle de montage, vous avez tendance à écrire le film différemment du scénario.

J'ai déjà réalisé un court métrage, un documentaire de trente minutes, *Redes Afectivas*. Cela parle de moi et de mes amis, et de la façon dont nous communiquons, dont nous nous tenons les uns avec les autres.

J'aime faire partie du jury jeune, car c'est sympa de voir les films, puis de discuter. Et avoir une perspective différente sur eux. On discute de ce qu'on a aimé, et de ce qu'on n'a pas aimé. Et j'apprends beaucoup. À propos d'autres types d'analyse d'un film, par exemple. Et tout le monde ne parle pas la même



PORTRAIT DE MERITHELL BLANCO

langue, donc c'est difficile. J'ai l'impression d'apprendre beaucoup des autres. Il faut être ouvert pour discuter avec des gens, qui ont une langue ou une culture différente... Et il faut également être ouvert à parler de différents styles de films.

Pour donner le prix, pour moi, ce sera vraiment ennuyeux qu'on soit d'accord parce que ce n'est pas réaliste. Je veux dire, pour une personne, un film peut être incroyable et l'autre peut avoir l'impression que c'est la pire chose qu'elle ait jamais vue.

*"Une chose que j'aime vraiment dans les festivals de cinéma, c'est que je regarde des films que je ne trouverai nulle part ailleurs. Pour moi c'est une découverte."*

Je suis une grande fan de Chantal Ackerman et... de films d'horreur. J'aime beaucoup la cinéaste Julia Ducournau, par exemple, qui a réalisé *Titane*, que j'apprécie vraiment. J'aime les films de la vague catalane, comme ceux de Carla Simón, par exemple. Elle a remporté un prix au Festival du film de Berlin.

**Propos recueillis par Jules**

## TE SOUVIENS-TU DE SARAJEVO ?

Il était une fois une ville riche tant en cultures qu'en histoire, où des gens de pays, de religions et de langues différentes habitaient. Il était une fois une ville que l'on surnommait la Jérusalem de l'Europe. Il était une fois une ville qui fut assiégée pendant quatre longues années où nombre de gens, des hommes, des femmes, des enfants, ont été massacrés, affamés et endeuillés. Il était une fois Sarajevo.

Asja, malheureuse célibataire de quarante ans, habite cette ville, ou plutôt ces villes. Teona Strugar Mitevska nous fait comprendre qu'en dessous de ses airs paisibles, Sarajevo est une ville en conflit, non plus entre Serbes et Bosniaques, mais entre ceux qui doivent apprendre à vivre après avoir réussi à survivre et le spectre de ce passé douloureux qui les hante toujours, des décennies plus tard. Asja se retrouve à le confronter, aussi étrange que cela puisse paraître, lors d'un événement de *Matchmaking* où elle fait la paire avec un homme nommé Zoran, un Serbe, lui aussi natif de Sarajevo.

Pour ce rendez-vous, les couples doivent apprendre à se connaître, notamment grâce à une série de questions, dont une qui demande "Si vous pouviez dîner avec n'importe qui, avec qui le feriez-vous?". Asja répond par "Jésus", ne pouvant pas savoir qu'elle s'apprêtait plutôt à boire un verre avec un Barabbas : Zoran s'avère être un ancien soldat de la Republika Srpska, l'armée séparatiste qui a assiégé Sarajevo et dont elle a été une des victimes.

Teona Strugar Mitevska nous fait alors voyager dans un véritable ascenseur émotionnel, en racontant cette histoire dure, mais nécessaire, qui confronte la victime à son bourreau. Le film a pour fond une guerre civile et fratricide, où la moralité s'est perdue et le pire de l'humanité s'est manifesté. Par sa cinématographie poignante et son rythme, qui dans les faits reste assez intense, et surtout par le jeu de ses acteurs qui est tout simplement parfait. *The Happiest Man In the World* s'inscrit comme un des films les plus marquants de l'année.

À l'heure où le militarisme reconnaît une montée sur tous les continents, où la guerre ne cesse de faire des victimes, notamment en Ukraine, ce film est une piqûre de rappel sur les horreurs de la guerre et ses conséquences dévastatrices, même sur ceux qui ont la chance d'y survivre. Il nous conduit à confronter ces vérités douloureuses et surtout à ne pas céder aux cycles vicieux que provoque le ressentiment. J'invite à aller voir ce film tout aussi unique qu'il est important, tout en prenant tout de même la précaution d'apporter quelques mouchoirs, car malgré la beauté de ses images, c'est une œuvre qui peut piquer les yeux parce qu'elle s'attaque à votre cœur.

**Sunny**

*The Happiest Man in the World* a obtenu deux distinctions lors du BRIFF 2023 où il était présenté en Compétition nationale. Jelena Kordic Kuret a reçu le prix d'interprétation féminine pour le rôle d'Asja.

Ingrid Simon, Kristoffer Saltinge et Viktor Grabar obtiennent le Prix du son.



THE HAPPIEST MAN IN THE WORLD - TEONA STRUGAR MITEVSKA



EL CASTILLO - MARTIN BENCHIMOL

## LE POIDS D'UNE PROMESSE FACE AU RÊVE D'AILLEURS

Il était une fois un château argentin qui abritait deux femmes. L'une l'eut rencontrée à l'âge de quatre ans, l'autre dès sa naissance. Leurs liens: l'héritage et la promesse de ne jamais se séparer. Pourtant les propositions et rêves d'ailleurs ne manquaient pas.

Entourées d'une faune et d'une flore riches et libres, les deux habitantes prenaient soin tant bien que mal de leur château. Celui-ci couvrait une troisième présence féminine, celle de son ancienne propriétaire. Son élégant portrait, dépoussiéré, redressé et contemplé chaque jour, dominait toute la maison.

Malheureusement, leur tranquille quotidien rencontrait quelques soucis financiers. Le lien risquait d'être brisé. "Ale !" cria Justina à travers ses 64,3 hectares, 12 chambres et 6 salles de bain. Fidèle à sa mère, Alexia quitta sa chambre d'adolescente. Il

fallait se préparer à la visite de la précédente famille propriétaire.

Le patriarche, à tendance parasitaire, s'immisça dans l'avenir des deux résidentes. Il rappela à Alexia qu'elle était jeune, donc autorisée à vivre sa vie. Il imposa à Justina de reconsidérer sa propre maison. Comme une goutte de pluie, les paroles de l'homme s'infiltrèrent dans l'esprit des femmes et souillèrent leur lien si fort. Mais c'était sans compter sur la force muette et indépendante de celles qui animaient ce château isolé.

Dans cette histoire documentaire, Martín Benchimol est invisible. Il est nos yeux et nos oreilles dans ce château chaleureux. Ses plans en couleurs subliment l'histoire. Son ouïe romanesque embellie sa magie.

Tout comme dans les contes tant aimés, le film se clôture avec "*elles vécutent heureuses et rident beaucoup ensemble*".

**RENCONTRE AVEC MATHIEU VOLPE** RÉALISATEUR**RÉALISATEUR D'UNE JEUNESSE ITALIENNE**

Mathieu Volpe est un réalisateur belge et italien. Il a vécu dans le sud de l'Italie jusqu'à ses dix-neuf ans, avant de décider de faire ses études supérieures à l'IAD, à Louvain-La-Neuve. C'est cependant bien en Italie que commence l'aventure qui l'a mené à concevoir *Une Jeunesse Italienne*, quand il réalise le court-métrage *Notre Territoire*. Celui-ci documente la vie dans un ghetto rassemblant des travailleurs immigrés, non loin de la ville de Bari, où Mathieu Volpe a grandi. La découverte de ce monde l'amène à faire de nouvelles rencontres, qui l'ont ensuite conduit jusqu'en Afrique de l'Ouest, où démarre le tournage pendant quatre années du documentaire artistique *Une Jeunesse Italienne*.

Le film suit la vie de Sokuro, un jeune travailleur italien originaire du Burkina Faso, et de son épouse Nassira, une fille de son village natal. Il nous dépeint des relations compliquées, à la fois entre ces personnages et les deux pays dont il est question. Il nous laisse percevoir la difficulté que connaît son protagoniste à naviguer entre ces deux environnements bien différents, en ayant sur ses épaules le bien-être sa famille en Italie et celui de sa femme au Burkina Faso.



PORTRAIT DE MATHIEU VOLPE

*Qu'est-ce qui t'a amené à raconter cette histoire, pourtant bien différente de la tienne ?*

Après être devenu ami avec Sokuro, il m'a parlé du fait qu'il allait épouser une fille de son village natal au Burkina Faso et m'a proposé d'y aller pour faire son film de mariage. J'ai évidemment accepté, mais sur place, je me suis rendu compte qu'il y avait beaucoup de choses à dire et à montrer autour de cette union. Qu'il serait dommage que ce film ne reste qu'un simple film de mariage comme tant d'autres. C'est là que j'ai eu l'idée de raconter l'histoire de Sokuro, de son mariage et de sa famille. Pour moi, c'était un honneur d'aider témoigner de cette expérience de vie qui paraît très éloignée pour beaucoup de gens en Europe, mais qui est pourtant presque banale pour les personnes immigrantes, qui sont tirées entre deux pays, et souvent entre deux continents.

*Définirais-tu "Une Jeunesse Italienne" comme un film sur l'immigration ?*

Non et oui. C'est vrai que le thème de l'immigration est très présent et important, car beaucoup de problèmes auxquels Sokuro et sa famille sont confrontés sont issus en grande partie de ce mécanisme d'exclusion qui existe autour de leur statut d'immigrant. Le film démontre certaines difficultés qui n'existeraient pas si nous vivions dans une société moins renfermée. Cependant, pour moi, le film est avant tout un film sur un couple. Je l'ai toujours présenté comme un film d'amour plutôt qu'un film sur l'immigration. La relation entre Nassira et Sokuro est au cœur du récit. Et puis il y a les relations familiales qui occupent également beaucoup de place, et je pense qu'il faut avant tout voir le film par ces deux aspects là.



UNE JEUNESSE ITALIENNE - MATHIEU VOLPE

*Sokuro est un homme assez jeune, pourtant il est déjà marié et il a la responsabilité de gérer toute une famille sur le dos. C'est assez différent de ce qu'on peut concevoir dans l'imaginaire collectif comme étant une "jeunesse italienne" de nos jours. Cela a-t-il influencé le choix du titre ?*

J'ai effectivement voulu souligner un décalage entre l'image d'une Italie très européenne et l'expérience de Sokuro, qui est lui aussi italien, mais aux origines africaines. Une des préoccupations du film est de démontrer que Sokuro, comme tant d'autres jeunes gens issus de l'immigration, a totalement sa place dans la société italienne. En Italie, le terme de jeunesse italienne est par ailleurs souvent associé à la période fasciste. En choisissant ce titre, j'ai voulu renverser ce concept pour montrer que la jeunesse de Sokuro est aussi une jeunesse tout à fait italienne. *Le film est-il plus un documentaire qu'une fiction ?*

Vu que le film tourne autour de personnes réelles, on peut le considérer comme un documentaire. Il y a parfois des mises en scènes qui ont été faites, mais ce que racontent les personnages, qui sont de vraies personnes, avait déjà été dit par eux à un moment ou un autre, et le dialogue reste donc vrai. En soi, on n'a rien inventé. On a juste enregistré certaines choses qui s'étaient produites hors caméra avant cela. Cependant, ce qui m'a beaucoup plu avec les retours sur le film, c'est que j'ai entendu certains spectateurs dire que c'est "comme un vrai film" ou bien qu'ils ne l'avaient pas vu comme un documentaire. Cela confirme que la démarcation entre un film de fiction et un documentaire n'est pas si rigide que ça, et qu'on peut se servir du réel pour créer l'effet d'une fiction.

*Ce film est ton premier long-métrage en tant que réalisateur. Qu'est-ce qui a fait que tu as décidé de te lancer avec celui-là et pas avant ? Que retiens-tu particulièrement de cette expérience et du déclic qui l'a amorcée ?*

Je pense que je n'avais juste pas encore quelque chose de si important à raconter. Quand on est jeune et qu'on fait ses études, on n'a pas forcément toujours quelque chose à raconter. Ce n'est pas pour autant grave, car au moins, on peut préparer ses bagages pour le jour où l'on sortira. C'est en grandissant et en vivant de nouvelles expériences qu'on sait un peu plus ce que l'on veut défendre. C'est pour ça que je trouve qu'il est important de s'ouvrir au monde et à des nouveaux horizons. Il est important de vivre des choses, de ne pas être trop coincé dans son confort, de se mettre dans des situations délicates. Comme aller à la rencontre de gens qu'on n'aurait pas croisés dans la vie de tous les jours et voir que c'est possible de créer des liens très forts. De comprendre que s'ils ne viennent pas du même endroit que nous ou qu'ils aient des situations financières bien différentes, ils restent des gens normaux, comme nous. Par exemple, si je n'avais pas décidé d'aller vivre dans un bidonville en Italie pendant quelques temps, dans un monde qui me paraissait très lointain, je n'aurais pas rencontré la famille de Sokuro et n'aurais pas vécu ce que j'ai vécu depuis ces sept dernières années. Le tout c'est de faire le premier pas, car c'est sûr que si j'étais resté dans ma chambre, je n'aurais rien eu à raconter.

**Propos recueillis par Sunny et Victoria**



UNE JEUNESSE ITALIENNE - MATHIEU VOLPE

## LA FEMME NUE SUR SON FAUTEUIL

Jolis meubles, travail sexuel, peintures, transidentité et christianisme orthodoxe : cette série de mots paraît sûrement incohérente, mais elle prend tout son sens à travers le docu-fiction de Nikola Spasic, *Kristina*. Inspiré de la vie de son héroïne et actrice principale qui donne son prénom au titre, le film nous raconte les différentes facettes de son quotidien et ses nuances, à travers des scènes qui peuvent sembler banales au premier regard, mais elles développent une histoire atypique et complexe, qui vaut la peine d'être entendue. *Kristina* ne tombe jamais dans le mélodrame, le surjeu ou l'exagération, se contentant d'exposer les choses d'une manière paisible, bien qu'il soit assez évident que la vie n'est pas toujours facile pour ses personnages.

Le réalisateur dresse le portrait d'une femme au passé et à la profession difficile, mais qui arrive quand même à rester forte. La composition très symétrique du film met notamment en avant l'aspect ordonné de la vie de Kristina, qui est passionnée par la beauté des choses et surtout de celle de son mobilier, qui impressionne ses visiteurs. Il y a eu une grande emphase mise sur la symétrie des choses au niveau de la cinématographie, même si Nikola Spasic lui-même a tenu à préciser que chaque plan possède ses imperfections, reflétant le fait que, malgré ses efforts, Kristina a toujours un manque d'équilibre dans sa vie.

Kristina est toujours déchirée par son changement de sexe et sa profession, ainsi que par son penchant pour le christianisme. Sa transidentité lui a attiré le ressentiment d'un père incompréhensif, qui a coupé tous les ponts avec elle. Sa mère, qui a su accepter son opération, mais pas le fait qu'elle soit devenue travailleuse du sexe, s'est également éloignée d'elle. Quant à l'église, bien qu'étant croyante, Kristina ne se sent pas prête à abandonner sa façon de vivre pour se dévouer à la religion. Cela affecte notamment sa relation avec Marko, un homme chrétien pour qui elle a des sentiments mais qui n'est pas en accord du tout avec le métier qu'elle pratique. Il devient clair au cours du film qu'à part son groupe d'amis, Kristina a très peu de compagnie, et qu'elle n'arrive pas à réconcilier la vie qu'elle mène avec celle qu'elle aimerait connaître.

Malgré des moments un peu lents ici et là, le film reste fluide et cohérent. Il s'adresse surtout à un public ouvert d'esprit et prêt à s'intéresser à la vie de Kristina telle qu'elle est dépeinte, sans hyperboles. Cinq années de travail ont été nécessaires pour aboutir à cette œuvre, qui a notamment demandé aux principaux acteurs de garder le même look pendant toute la durée du tournage. Au final, tout ce travail porte ses fruits. Le film, dont le titre est simplement *Kristina*, offre exactement ce qu'il promet : un aperçu de la vie d'une femme.

**Sunny**



KRISTINA - NIKOLA SPASIC





## IL Y A TANT D'ÉCUEILS ET DE BEAUTÉ DANS LA MATERNITÉ

Carla fait sa vie, tombe enceinte, atterrit dans un centre pour mères adolescentes, doit s'occuper de son enfant, lui chanter des chansons, le border quand il crie. Tout ça sans accouchement. Certains sauts sont faits dans le temps, une partie de la vie de Carla n'est pas montrée mais ce n'est pas pour autant que le fil rouge en devient incompréhensible, tout au contraire. Choisir de ne montrer que le nécessaire, aller droit au but, un choix judicieux qui dynamise le récit. Est-ce que je veux un enfant ? Si oui, alors quand ? Comment bien se préparer à être mère ? Quelle éducation lui donner ? Quelles sont les valeurs que je veux lui transmettre ?

Tout un tas de questions auquel Carla n'a pas pu répondre. Prise de court, elle n'a pas eu le temps d'y réfléchir et doit se lancer dans une nouvelle vie remplie de responsabilités, sans pour autant y être préparée. Elle est loin son adolescence facile, où elle n'avait pas de poids sur les épaules, où elle pouvait danser et s'en aller quand elle voulait. Elle aimerait bien retrouver le temps où ses seules préoccupations étaient celles d'une fille de son âge. Un temps où elle pouvait faire ce que bon lui semblait. Cependant cela ne fonctionne pas comme ça. Qu'un enfant soit décidé ou non il faut assumer. Mais comment le faire si on ne sait pas encore si on veut le garder, si on ne sait même pas ce que l'on veut et que notre cerveau commence à saturer ?

Pris en empathie, cette réflexion peut aussi nous traverser l'esprit en tant que spectateur. Et nous, qu'aurions nous fait à sa place ? Au delà de cela, Pilar Palomero nous invite à une remise en question de la façon dont la société considère ces jeunes filles qui deviennent mères. Quelle est la place donnée par la société à des personnes dans la même situation que Carla ? Pourquoi persiste ce regard jugeur alors que leur quotidien est loin d'être facile ? Un choix de vie compliqué et pourtant peu sont là pour aider, soutenir ou même simplement en parler car il est plus facile de prendre la fuite. Ce que ne fait pas la réalisatrice car aujourd'hui elle a décidé d'en parler. Ce n'est pas si simple d'avoir une relation mère-fille où tout va bien, où il n'y a aucune rancœur, où il n'y a pas de discussions de sourds, où la mère sait trouver les mots justes pour rassurer sa fille quand elle en a besoin, être présente auprès d'elle lors de moments délicats ou bien à quel moment se retirer. Ce n'est pas si simple de vouloir aider sans savoir comment faire, sans se sentir de trop, sans avoir peur d'oser et de ne pas déranger, sans vouloir faire tâche.

Ce n'est pas facile d'accepter sa mère comme elle est, de devoir rester calme et prendre sur soi quand l'envie nous vient de cracher à la gueule tout ce que l'on reproche à l'autre. Ce n'est pas facile quand on n'arrive pas à exprimer autrement ce que l'on ressent que par de l'agressivité. Le lien entre Carla et sa mère, on l'aura compris, n'est pas facile. On voit tout le cheminement de leur relation. On comprend qu'elles ont du mal, qu'elles en ont marre. Mais elles essayent tout de même et il y a tant de beauté qui résulte de la maladresse de leurs pas qui veulent rejoindre l'autre, comme de l'amour qu'il y a entre elles mais qui n'arrive pas toujours à s'exprimer correctement. Il y a tant de beauté qui résulte de leur histoire et on a envie de savoir comment elles s'en sortiront et quelle sera l'influence de leur relation sur la manière dont Carla s'occupera de son petit.

Il y a tant de beauté qui résulte de *La Maternal* de Pilar Palomero.

## LE SYNDROME DES AMOURS PASSÉES BY ANNE SIROT ET RAPHAËL BALBONI

### CHÉRI, ON PROPOSE AUX VOISINS ?

Ici, on ne passe pas par quatre chemins, on rentre direct dans le lard, dans l'intimité de nos deux acolytes, autrement dit dans leur lit. Il s'y passe beaucoup de choses, beaucoup de conversations, souvent à poil pour plus d'intimité et sans effets sonores. Un lit où on entend principalement et uniquement le timbre de Sandra et Rémy, où les blancs restent des blancs, où la simplicité du son rend leurs moments de dialogues encore plus réalistes comme si nous étions dans un reportage, comme si nous étions dans la réalité, avec eux, partageant une grande proximité. Ce ne sont pas de grands acteurs du cinéma que nous avons là devant nos yeux, non, mais bien Monsieur et Madame Toutlemonde. Un couple lambda qui pourrait être le couple des personnes assis à côté de nous dans la salle de cinéma, un couple accessible qui pourrait très bien être le nôtre. Serait-ce une invitation à faire de même, à nous aussi, remettre en questions les codes de la sexualité ?

Tandis que l'un va coucher avec d'autres personnes, l'autre reste dans son coin sans trop savoir comment se placer. Quand l'autre commence à se libérer et à apprécier cette nouvelle forme de sexualité, l'un se perd et n'arrive plus à trouver son équilibre. Que cela soit l'un ou l'autre, peut importe. Tous deux ont dû dépasser à un moment donné leurs a priori

et les codes du couple exclusif. Essayer, se perdre mais quand même se retrouver, se retrouver soi et retrouver l'autre. *Le syndrome des amours passées* casse les cases qu'on nous impose et invite à nous en libérer, à remettre en question la vision de la société du couple exclusif tout en reflétant ses tabous. Autrement dit, à revoir au-delà des règles notre façon d'aimer et d'être ensemble.

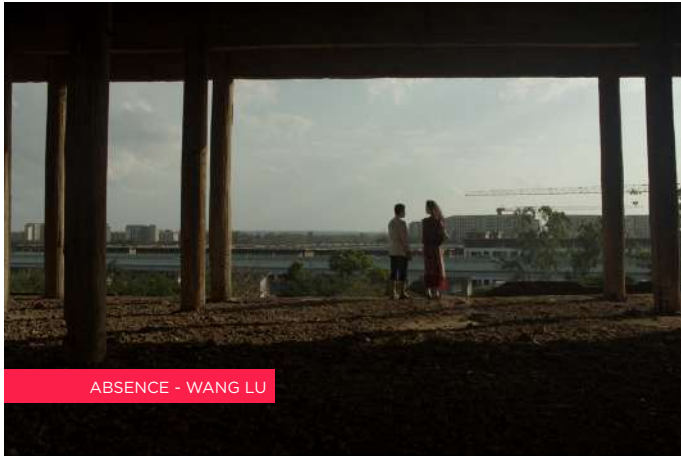
Le sexe dans le couple n'est pas obligé d'être ce que nous voyons tout le temps dans les films. La manière dont on le pratique peut évoluer et ne doit pas forcément rester ce qu'il est à cause des dictats sociétaux. En plus de nous le faire comprendre de manière assez explicite, Ann Sirot et Raphaël Balboni ont trouvé une manière implicite, très intéressante et recherchée de représenter les scènes de sexe. Ils ont instauré une sorte de leitmotiv où l'acte sexuel est montré par autre chose que le sexe. Et quand ce leitmotiv revient, sous des apparences toujours différentes pour plus de dynamisme, le spectateur comprend parfaitement ce que cela signifie.

Tout en gardant des notes d'humour, *Le syndrome des amours passées* invite, à mettre deux doigts dans la liberté sans devoir faire attention à rester dans le moule et à savoir à qui nous allons proposer de rester dans notre lit ce soir.

**Victoria**



LE SYNDROME DES AMOURS PASSÉES - ANNE SIROT ET RAPHAËL BALBONI



Sur l'île d'Hainan et ses alentours, se déroule un drame familial, mais aussi social. L'île avec sa nature riche et verdoyante n'accueillait auparavant que des bâtiments modestes. On y trouve un salon de coiffure rudimentaire, une école qui, entourée par des arbres sauvages, coexiste avec la nature. Les habitations quant à elles sont également sommaires. Mais un projet immobilier vient bouleverser la routine des locaux. Des goliaths de béton ont rapidement fait leur apparition sur des chantiers qui ne seront jamais terminés, et leurs bâtisseurs les utilisent pour promettre aux habitants des environs un futur "sûr" dans de nouveaux immeubles, où la population précommande des appartements en donnant des sommes d'argent considérables au regard de son budget.

Wang Lu, le réalisateur, nous raconte les changements complexes qu'amènent ces chantiers, à travers un protagoniste qui, après dix ans passés en prison, retrouve son île bien changée. Il reflète en quelque sorte l'île elle-même, qui oubliée par le développement et la globalisation pendant des décennies se retrouve soudainement envahie par de grands immeubles et des infrastructures impressionnantes. L'un des promoteurs du projet dit même avoir "accompli en dix ans ce que la révolution industrielle a fait en 150 ans", ce qui nous laisse imaginer la confusion ressentie par le protagoniste tout autant que par l'île elle-même.

Le personnage principal Yu essaie de se rattacher à des restes de son passé. Il retrouve son père âgé et tente de se réconcilier avec son ancienne amante, avec laquelle il croit avoir eu un enfant, une jeune fille. Tous les personnages sont confrontés à des changements soudains et tentent de s'accommoder

## UN VOYAGE A TRAVERS PASSÉ, PRÉSENT ET FUTUR

tant avec leur passé qu'avec le présent et le futur. Il y a d'abord Yu lui-même, qui après dix ans d'enfermement doit refaire sa vie, privé d'un passé qu'il aurait pu avoir avec cette supposée famille et incertain quant à son futur. Il y a ensuite son amante, une mère célibataire qui gagne mal sa vie en tant que coiffeuse et qui se retrouve victime de l'arnaque immobilière où elle perd toutes ses économies et est soudainement laissée sans aucun logement. Ensuite il y a la fille, dont la vie à l'école primaire se termine et qui s'apprête à rentrer en secondaire, au moment où son chez-soi qu'elle apprécie est perdu et son supposé père, qu'elle n'a jamais connu, débarque dans sa vie. Du début à la fin du film, tout est bouleversé, pour les différents personnages, pour le meilleur ou pour le pire.

Le film nous évoque toutes ces situations et émotions complexes en faisant principalement usage du visuel, à l'aide de plans d'une beauté indéniable et d'une technique impressionnante, qui démontre une véritable recherche cinématographique. Le dialogue se fait rare dans *Absence* ce qui rend le film précieux. Il n'offre pas de blabla inutile et s'exprime principalement par les images, aucun mot prononcé par les acteurs n'est de trop. Wang Lu applique le principe de montrer plutôt que de raconter de façon très efficace.

Mais l'une des forces du film n'est pas toujours dans ce qu'il montre, mais également dans ce qu'il ne montre pas : le passé des personnages reste flou, quasiment inconnu, et leurs rapports sont au diapason. Leur futur est également difficile à prédire. Même leur présent reste assez incertain à la fin du film, ce qui fait de cette œuvre une question ouverte, plus qu'une réponse facile. Elle amène le spectateur à se demander plein de choses.

*Absence* est un film visuellement impressionnant qui expose la volatilité des choses, ainsi que le rapport entre espace géographique et le temps, et leurs conséquences sur les personnes qui sont prises dans l'ouragan d'un développement qui n'est parfois pas si désirable que cela. Si vous aimez les films beaux, qui montrent plus qu'ils ne disent, l'œuvre de Wang Lu vous restera longtemps présente à l'esprit.

**BRUSSELS**  
**INTER**  
**NATIONAL**  
**FILM BRIFF**.BE  
**FESTIVAL**

Brussels International Film Festival  
2023

<https://bsff.be/youth/>  
[youth@briff.be](mailto:youth@briff.be)  
02 248 08 72

